

La vente des coupons

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 49

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199059>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Thône, 11, Lausanne.

Montreux, Gerone, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'ont des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les nouveaux abonnés pour l'année
1902 recevront gratuitement les numéros
de novembre et de décembre
1901.

Les tribulations d'un bicycliste.

Les honorables députés, qui voulaient dernièrement imposer les vélocipèdes, ne se doutent pas quel est le véritable sort du bicycliste. S'ils l'eussent connu, leur cœur se serait attendri. Je sais bien que dans la corporation des pédaleurs il y a des gens insupportables avec leur allure de boulet de canon, leurs sottises imprudences, leur maladresse brutale. Un journal français racontait l'autre jour le trait suivant qui les peint au naturel :

Sur une grande route, marchait un paisible promeneur. Derrière lui, arrivait à toute vitesse un pédard maladroit. Au lieu d'utiliser le large espace qu'il y avait à droite, le susdit pédard donne un faux coup de guidon et va buter contre le paisible piéton : ils roulent tous deux dans la poussière. Le bicycliste se relève furieux et, d'un ton d'enragé, il lance à sa victime ce mot épique : « Espèce de muflle ! vous ne pouvez donc pas regarder derrière vous ! »

Il y en a comme ça quelques-uns en France et même dans le canton de Vaud. Ceux-là justifieraient tous les impôts de la terre, fussent-ils ultra-progressifs. Heureusement, ce sont des exceptions, car la gent pédaleuse est en général fort sage, fort modérée et, croyez-m'en, elle ne fait pas de bicyclette uniquement pour s'amuser en ennuyant les promeneurs.

D'ailleurs, tout se paie en ce bas monde, et le plaisir de la pédale a ses revers. Si je ne craignais d'employer une image un peu audacieuse, je dirais que la bicyclette porte avec elle son propre impôt.

D'abord, il y a la *pelle*, appelée jadis *billet de parterre*; tous les pédaleurs sont égaux devant ce fléau. On compte bien des manières de ramasser une pelle, mais toutes sont également désagréables pour le ramasseur. Il y a la pelle en deux temps, c'est la plus expéditive. Vous passez sur une surface mouillée, sur le Grand-Pont, par exemple, un jour d'arrosage, vous ne remarquez pas une flaque traîtresse qui se dissimule sournoisement sous de la poussière; vous abordez la susdite flaque la roue légèrement penchée, crac !... une, deux, votre machine dérape et vous êtes par terre avant d'avoir même pu vous rendre compte de ce qui s'est passé. Vous vous relevez plus ou moins moulu et pas content.

Il y a la pelle en trois temps; elle est plus compliquée mais non moins inconfortable. Vous arrivez à toute vitesse sur une pierre inentrevue qui vous fait perdre l'équilibre; une! vous penchez à gauche; deux! vous donnez un coup trop fort au guidon pour éviter la chute; trois! vous vous étalez sur la poussière. En place, repos!

Il y a la pelle en plusieurs temps; c'est la plus inesthétique, le bicycliste faisant toutes sortes de contorsions comiques pour s'y

soustraire. C'est généralement quand il y a de la boue ou des ornières de roues qu'elle se produit. Le pédaleur, qui a oublié les lois de la physique, déplace, par un faux mouvement à droite, son centre de gravité; il essaye de rétablir l'équilibre en se portant à gauche, ça ne vient pas; il se remet à droite, puis à gauche, puis de nouveau à droite et... le voilà étalé sur la route, en parfait équilibre cette fois.

Oh! les pelles! Et remarquez que la plupart du temps, quand vous vous relevez convert de poussière ou de boue, passe quelque aimable personne qui charitablement se moque de vous. Le rire est irrésistible, car, il faut en convenir, mes frères, nous n'avons pas la pelle esthétique. On ne peut pas dire de la chute de bicyclette ce que Philinte disait du sonnet d'Oronte :

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

Non, elle n'est pas admirable du tout.

La pelle est une des tribulations du bicycliste, mais il y en a d'autres; par exemple, l'attitude des piétons, car s'il y a des pédards odieux, il y a des piétons insupportables. Bien des gens se figurent que le pédaleur est un affreux aristocrate qui se promène toute la journée; ils ne disent pas que la bicyclette est pour beaucoup un moyen de transport rapide, comme le char du paysan ou le tramway du citadin, ou bien un appareil de gymnastique dont on use par hygiène, souvent par ordre du médecin. Partant de cette idée fautive, ils font tout ce qu'ils peuvent pour être le plus possible désagréables au paisible bicycliste qui regagne son logis. S'il y a un grand trottoir, vous pouvez être certain que le piéton anti-bicyclard prend le milieu de la chaussée et n'en bougera pas quoi qu'il advienne. Vous pourrez corner tant que vous voudrez; il y est, il y reste, surtout s'il a deux ou trois camarades qui barrent avec lui toute la rue. Que messieurs les bicyclistest attendent!

En faisant du vélocipède, il est du reste absolument impossible de contenter tout le monde et son père. Il y a des personnes qui sont furieuses si on corne pour les faire garer. Le bruit du corne les agace et, régulièrement, elles vous lancent ce reproche d'un ton rogue : « Vous pourriez bien passer sans corner, il y a bien assez de place sur la route! » D'autres trouvent, au contraire, que vous devez partout et toujours avertir, plusieurs mètres avant d'arriver. Les femmes nerveuses surtout sont féroces sur ce chapitre. Un de mes amis, grand pédaleur devant l'éternel, s'attira un soir ce mot énergique pour avoir passé à côté d'une dame que la vue de sa lanterne fit sursauter :

« Il ne peut donc pas sonner, cette buse!... »

Outre les piétons grincheux, il y a les chiens. La gent canine a un goût déplorable pour les jambes des bicyclistest; c'est tout un travail parfois de défendre ses mollets. Ajoutez à tous ces maux la poussière en été, la bise glaciale en hiver, les insectes qui, dans la saison, vous entrent dans les yeux ou dans la bouche, les gamins qui s'amuse à vous lancer des pier-

res quand vous passez, les agents de police qui vous mettent à l'amende si vous oubliez votre lanterne... Croyez-en ma vieille expérience, tout n'est pas rose dans la vie du bicycliste. En bonne justice, ce n'est pas un impôt qu'on doit demander aux pédaleurs, mais une prime qu'il faudrait leur accorder pour les consoler de leurs déboires.

HENRI SENSINE.

La vente des coupons.

Les Lausannoises sont depuis quelques jours dans une belle effervescence : la vente a commencé lundi.

— Quelle vente, Madame ?

— Comment, vous ne savez pas ?

— Une vente de charité? pour les Arméniens, pour les Boers ou pour les Boxers orphelins ?

— Mais non, la vente des coupons.

— Des coupons de quoi ?

— Mon Dieu, que vous êtes peu au courant!... la vente des coupons d'étoffes, chez les frères Bonnard.

— Et c'est un événement, cette vente-là ?

— Pas pour vous, Monsieur, qui n'avez pas à vous torturer le cerveau pour renouveler votre garde-robe. Mais pour nous autres sur qui pèse ce souci, la vente des coupons est quelque chose de semblable à ce que représente, j'imagine, la mise des vins du Dézaley de la Ville pour les amateurs de bonnes bouteilles.

Et mon aimable interlocutrice de m'apprendre que si une douzaine ou deux de maisons de draperies et de confections vendent toute l'année des articles au rabais, des « soldes » ou des « fonds de magasin », il n'y a chez les Bonnard qu'une liquidation de ce genre, toujours en décembre. Cette occasion-là est attendue avec impatience, paraît-il, par le public féminin. Sitôt la fameuse vente ouverte, c'est un assaut en règle des magasins bien connus. On se rue sur les rayons de la toilerie, on se bouscule pour pénétrer au comptoir des lainages, on s'écrase au milieu des coupons de soie. A de certains moments, les employés, — dont le nombre a été augmenté pour la circonstance, — ne savent où donner de la tête. Le bourdonnement des voix, le frou-frou des robes, l'incessant va-et-vient de cette foule tiennent du délire. Impassibles dans cette ruée immense, mais l'œil ouvert, quelques agents de police en bourgeois surveillent sans en avoir l'air les visiteuses, parmi lesquelles se glissent parfois certaines personnes affligées de kleptomanie.

Il y a plusieurs années que cette vente sensationnelle a lieu et je ne m'en étais jamais douté! On apprend tous les jours quelque chose. Dieu soit loué, je sais maintenant ce qui attire ces dames qui courent, dans la direction de la place St-François; je devine pourquoi toutes celles qu'elles croisent ont les mains embarrassées de paquets sur lesquels on lit, imprimés en gros caractères, ces mots : *Vente de coupons*; je comprends que tout ce

monde ait l'air à la fois fiévreux et rayonnant, et je me figure les petites scènes qui se passent à la maison, au retour.

Madame rentre, portant cinq ou six petits colis de toutes formes. Elle peut à peine souffler, tant elle a couru, mais elle jubile.

— Que m'apportes-tu là, ma chère amie ? lui demande son mari, légèrement inquiet.

— D'excellentes acquisitions, tu verras. Je viens de la vente des coupons... Mais ce n'est pas tout. Jamais je n'aurais été assez forte pour porter moi-même mes emplettes. Deux commissionnaires me suivent.

En effet, deux individus arrivent, l'un avec de grands rouleaux sous chaque bras, l'autre une hotte au dos, d'où émerge une pile de paquets.

— C'est pour nous, tout ça ? Mais c'est tout un magasin ! Qu'allons-nous en faire, mon amie ?

— Ne te fais pas de bile, tout trouvera son emploi. Ainsi, cette pièce gris perle, que j'ai eue pour rien, me fera, quand je n'aurai plus rien à me mettre, une très jolie robe de ville ; c'est de la sicilienne.

— De mon temps, on appelait ça de la pope-line.

— Fi donc ! ça ne se dit plus... Ce barège noir, ce sera pour faire une jupe de courses, de marchés.

— Tu n'avais plus rien pour aller au marché ?

— Si fait, mais il faut penser à l'avenir, mon ami ; et puis, on me l'a vendu pour le quart de sa valeur, à cause d'une petite tache de rien du tout. Une vraie chance que j'ai eue là !

— Et cette toile jaunâtre, n'est-ce pas ce qu'on appelle du nankin ? Je me souviens qu'étant écolier j'avais une culotte de cette couleur-là.

— Non, le nankin n'existe plus. Ce que tu vois est une simple cotonnade...

— Dont tu comptes faire ?

— Je ne sais trop... En tout cas, c'est toujours utile... Au prix qu'elle me coûte, c'eût été un péché de ne pas la prendre... Mais que dis-tu de cette vaporeuse baptiste ? de ce tulle arachné et de cette guipure crème ?

— Cette espèce de mousseline ? je me figure que ça se nommait du jaconas.

— Mon pauvre ami, c'est un nom de l'époque de nos arrière-grand-mères ! Aujourd'hui personne ne sait ce que c'est que du jaconas. Toutes ces choses légères me feront pour mes plastrons des garnitures délicieuses, tu verras.

— Il me semblait que tes corsages étaient fraîchement garnis.

— Sans doute, mais lorsqu'on peut avoir des coupons pareils pour un morceau de pain, on ne rate pas l'occasion.

— Et ce morceau d'étoffes bariolées ? Encore une occasion ?

— Superbe, mon ami ! Il y a là de l'indienne dont je ferai confectionner des blouses pour les enfants, et puis de la bonne cretonne à ramages pour rideaux, de l'andrinople et de la satinette pour doublures, du reps grenat dont nos sièges du petit salon feront leur profit d'ici à quelques années... Jamais tu ne devinerais ce qu'on m'a demandé pour tout ça !

— Oui, oui, je sais, ce n'est pas vendu, c'est donné.

— Et ces petits coupons de brocart, de su-rah, de lampas, de faille et de taffetas broché, qu'en dis-tu ?

— Ça sert à quoi, ces chiffons ?

— Chiffons !... Pourquoi pas : torchons !... Mais ce sont tout simplement des morceaux de soie de luxe, où je te taillerai de magnifiques cravates.

— J'en ai encore douze, toutes neuves, de ton oncle Albert.

— C'est vrai ; mais elles ne seront pas éternelles, et tu ne vas pas me gronder pour avoir pensé à te faire un plaisir... D'ailleurs, des soieries comme celles-ci et d'un bon marché si fabuleux, jamais je n'en retrouverai.

— Tu m'avoueras pourtant que nous n'en avions pas un urgent besoin.

— Je l'avouerai tout ce que tu voudras ; mais tu me permettrais de te rappeler, mon pauvre ami, que tout ce que tu vois là, je l'ai rapporté de la vente des coupons. Me comprends-tu bien : de...la...ven...te...des...cou...pons !...

— C'est juste, ma chère... de la vente des coupons !... je n'ai plus rien à objecter... La vente des coupons ! cela me ferme le bec... La vente des coupons ! ! V. F.

Carabiniers et carabinières.

La Société des carabiniers de Lausanne a eu, le 1^{er} décembre, son banquet annuel. Par l'organe de plusieurs de ses membres, elle a rappelé le souvenir de Louis Monnet, qui fut pendant si longtemps son major de table ; elle s'est levée pour marquer l'affliction que sa mort cause à tous les carabiniers.

M. François Fiaux, notaire, à Lausanne, avait été chargé de remplacer le défunt à la direction de la partie oratoire. Les lecteurs du *Conteur* verront par le discours suivant, dont il a bien voulu nous confier les notes, qu'il s'en est tiré à son honneur.

...Je n'ai pas eu le bonheur de vous connaître, mes chers camarades, comme vous connaissait notre cher Louis Monnet, sur le bout du doigt. Je ne sais pas les petits noms des amis de Lavaux, ni les sobriquets des frères d'armes de Cossonay ; j'ignore les faibles des riverains du Talent et les petits côtés des Broyards et encore plus les vertus des amis de Morges.

Pourtant j'ai vu le carabinier *aux champs*, marchant à la tête de ses chevaux, le long du sillon tracé par la charrue, ou perché sur le siège de la faucheuse, sifflant un refrain du pays, ou encore à la vigne, le fossier en mains, plantant d'une main sûre de beaux échalas neufs.

J'ai vu le carabinier *à la cave*, brayant son vase, sortant la grosse lie ou buvant avec ses amis — car un bon carabinier ne boit jamais seul à la cave — buvant trois verres de bon 1900 ou de bourru.

À la lisière d'un bois ou au-dessus des vignes j'ai vu le carabinier *en chasse*, à l'affût de bonne heure, guettant son lièvre ou ses perdreaux, prêt à leur lancer une ou deux prunes avec autant de sûreté que dans les cartons au stand de la Pontaise, quitte à voir, il est vrai, quelquefois son lièvre faire la cuspesse, puis détalant au triple galop en marquant pendule tant bien que mal de sa petite queue retroussée.

J'ai entrevu aussi le carabinier *au Grand Conseil*, fréquentant avec la même assiduité la séance et le café Milliquet, discutant avec la même compétence et la loi généreuse sur l'assurance du bétail et les gourmandes prétentions du fisc en matière de droit de mutation et écoutant d'un air joyeux les papotages de la table du soleil.

Puis, c'est l'image du carabinier *au camp* qui m'est revenue. Ah ! celui-là, je n'ai pas besoin de retourner bien loin en arrière pour le revoir sous la pluie et dans le brouillard brasant à 2500 m. d'altitude les cailloux — et quels cailloux ! — des éboulis et des interminables pierriers du Grand Chavalard, gardant malgré tout sa bonne humeur et élaborant pour se distraire de nouveaux règlements appliqués aux lieux et aux circonstances.

Reentrant du camp, j'ai vu le carabinier *au bureau*, pestant après les clients du jeudi après

midi qui l'empêchent d'aller tirer au stand à son aise ou bien récapitulant en cachette, sur un coin de buvard, ses cartons et ses points du dimanche précédent.

Enfin j'ai vu le carabinier dans toute sa gloire, le carabinier *au stand*, très imbu de l'importance de ses actes, mouillant lentement sa car touche et lâchant prudemment son coup, non sans donner de suite après sa petite appréciation : *lè bon !* ou racontant comment il a fait sa dernière pendule : « Je l'avais pourtant pris fin à cinq heures ; avec cette poison de bise j'aurais dû prendre plus d'empare ! »

Ma vision s'étend, je vois le carabinier de toute classe dans toutes les manifestations de notre vie vaudoise et de notre existence journalière, le carabinier *à noce* ou *au baptême*, le carabinier *à la pinte*, le carabinier *à la montagne* ou encore le carabinier *à la pharmacie*.

Puis, cherchant toujours à mieux connaître mes chers camarades, je viens tout naturellement à penser à la *carabinière*. Oui, elle aussi joue son rôle et a son mot à dire. Elle n'a pas manqué ce matin de nous faire ses trente-six recommandations et si elle nous a laissés échapper aujourd'hui si facilement pour venir banqueter au Casino-Théâtre, c'est parce qu'elle nourrit le secret espoir de nous voir rentrer avec une belle théière, un pochon à soupe ou au moins deux petites cuillères !

Ainsi songeant aux multiples faces sous lesquelles se présente la carabinière vaudoise, j'en suis venu à la conclusion qu'il représente un type national se recrutant dans toutes les classes de notre population et dans toutes les régions de notre beau pays ; il est partout le même, il cultive le même sport dont le but final est la défense de la patrie, il a le même idéal, il incarne le bon *citoyen-soldat*.

FRANÇOIS FIAUX.

Serix, près Oron, ce 2 décembre 1901.

Mon cher *Conteur*,

Tous nos journaux, cette semaine, annonceront la chute d'une pierre tombée du ciel, avec un bruit de pétarade, et sa trouvaille par des coupeurs de bois, au pied d'un *foyard*, dans la riante forêt de la Chervette (en patois d'ici *Tserveltas*), rière le territoire de Châtillens.

Comme Thomas j'ai voulu voir et toucher. J'en reviens. J'ai vu, tourné, retourné et soupsé cette pierre à faces triangulaires, grosse comme mon poing, pesant une livre et demie et recouverte d'une couche aussi noire que celle des pommes ou des poires que nos petits *bovairons* retirent du feu avec leur manche de fouet.

À l'exemple des enfants et des femmes qui ont cassé une assiette et qui pour s'excuser devant leurs parents ou leurs maris rejoignent les *briques* en disant : voilà comme elle était, j'ai rejoint les morceaux : ils joignaient bien. Enfin j'ai touché les débris de la branche de *foyard*, de ce beau *foyard* de notre Jorat, robuste, nourri, chaud et lourd, brisée en trois morceaux. Eh ! bien, croiras-tu, *Conteur* bien cher, que tout cela, rien que cela, m'a rendu pensif ? Avec mes bons amis, les paysans de cette contrée agreste, que j'ai appris, voici tantôt huit ans, à connaître, à apprécier et à aimer, je ne puis m'empêcher de me demander devant ce caillou : *Se bayi dè iuu paò bin veni ? l'an-te tsampé de la louna aò bin d'az'ètaïlés ?* (Je m'étonne d'où il peut bien venir ? l'ont-ils lancé de la lune ou bien des étoiles ?)

Puis ce dialogue, naïf, sincère, profond et bien vaudois que l'on me rapporte, tenu par les deux bûcherons qui ont ramassé cette pierre, de provenance si mystérieuse, lorsqu'elle était encore « bonne chaude », est allé droit à mon cœur de patoisant passionnément